

Membre titulaire (1769-1793)

Né à Nancy le 15 février 1722 et baptisé à l'église Saint-Epvre le lendemain, il est le fils de Jean-François Laugier, maître apothicaire à Nancy, qui sera membre de la Société royale des sciences et belles-lettres peu après sa création. Bien que les éléments biographiques relatifs à l'existence de Robert-François Laugier soient nombreux, tout n'est cependant pas clair à son sujet. Il est souvent désigné par d'autres prénoms, plus simples ou dérivés : François, François de Paule, François Robert, Robert. Son lieu de naissance est parfois imprécis. On le trouve également, et en particulier dans son ouvrage, les *Institutiones pharmaceuticae sive philosophia pharmaceutica*, sous le nom de Roberto de Laugier. Sa date de décès est aussi quelquefois indiquée de manière erronée, par exemple « à Milan en février 1785 ».

Adolescent, il est d'abord apprenti chez son père, et celui-ci paie pour cela le droit d'apprentissage habituel le 30 octobre 1738, puis il abandonne l'idée d'une carrière pharmaceutique et se tourne vers la médecine. Il est alors étudiant à la faculté de Pont-à-Mousson où il soutient en 1748 sa thèse de doctorat sous la présidence du doyen Maurice Grandclas. La thèse est bien sûr en latin : *An chemia sit medicinae pars essentialis*, sujet qui peut se traduire par *Est-ce que la chimie tient une place primordiale en médecine ?* La date exacte n'est pas précisée, et le travail a un volume de trois pages comme habituellement. En dépit de ce sujet chimique, Robert-François apparaît s'intéresser d'abord surtout à la botanique. Dès 1744 en effet, il est mentionné comme directeur du jardin créé par le duc Léopold. Il pourrait s'agir du jardin de l'université ou bien du potager royal installé tout près de l'endroit où sera établi plus tard le jardin botanique destiné aux élèves médecins du Collège royal de médecine, si tant est qu'il existe de tels élèves à Nancy puisque la faculté est alors à Pont-à-Mousson... Toutefois, cette fonction de direction n'est pas formellement établie, et ceci d'autant plus qu'elle précède de plusieurs années son doctorat et qu'il est permis de se demander à partir de quelle compétence et de quelle notoriété il a pu être choisi.

Il quitte la Lorraine en 1749 pour se rendre à Vienne où il est appelé par l'empereur François 1^{er} (François-Étienne de Lorraine) en vue de créer un jardin botanique. En 1753, ce dernier fait réaliser à Schönbrunn un jardin « pour l'avancement de la médecine », qui sera installé plus tard au *Rennweg*, près du château du Belvédère, et dont Robert-François devient le directeur. Il le reste jusqu'à son remplacement par Nicolas-Joseph de Jacquin. Il est en même temps, de septembre 1749 à mars 1769, professeur de botanique et de chimie à la Faculté de médecine de l'Université. Il s'est marié en la cathédrale Saint-Étienne de Vienne, le 18 janvier 1756, avec Sylvie de Cezy, fille de Charles-Robert de Cezy, seigneur de Kerampuil, et de Sylvie de Rizon, originaire de Carhaix en Bretagne (aujourd'hui dans le Finistère), qui serait née en 1713. Nous ignorons la raison de sa présence à Vienne. Aucun enfant ne semble être né de cette union.

À partir de 1763, des différends opposent Laugier à Gérard van Swieten, premier médecin de l'impératrice, créateur de l'enseignement médical et directeur de la bibliothèque, présent en Autriche depuis 1745. Ce dernier lui reproche de ne pas être compétent dans ces deux domaines, de ne pas connaître le latin, et surtout d'être indolent. Van Swieten demande son remplacement et Marie-Thérèse met fin à ses fonctions. Elle lui écrit : *Logier vient de recevoir le decret de son congé sans aucune pension, vous pouvez en proposer un autre. C'est Jacquin qui remplace Laugier.*

Revenu à Nancy, Robert-François y est élu membre de la Société royale le 15 février 1769. Le procès-verbal manuscrit de la séance indique qu'il est définitivement installé à Nancy, ce que l'avenir contredira. Les membres titulaires de la Société sont alors au nombre de vingt. Il est reçu le 8 mai avec un discours qui traite de « l'utilité et de l'utilisation des plantes ». Un peu plus tard, le 25 août, sa communication « prouve que la teinture de violette

est la pierre de touche la plus certaine pour distinguer les acides des alcalis ». Ses occupations pendant ces années nancéiennes ne sont pas connues. Il est possible qu'il exerce la médecine. Pourtant, on ne trouve pas son nom parmi les membres du Collège royal qui regroupe tous les médecins installés à Nancy et auquel il est nécessaire d'appartenir pour pouvoir exercer, car c'est en effet l'un des articles du règlement du Collège. Les relations de son père avec Bagard, le président, ne pouvaient que faciliter son admission dans cette instance qui, en plus, se donne des apparences d'université. Perkins indique que Robert-François quitte Nancy pour Strasbourg vers 1775. En 1770 et 1775, l'*Almanach de Lorraine et Barrois* mentionne la présence de Robert-François à Nancy en l'inscrivant dans les « associés étrangers » – on ne sait pas trop de quoi – et en indiquant « ci-devant professeur [...] en l'université de Vienne en Autriche » et membre de « l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Nancy ». La durée de son séjour à Strasbourg n'est pas connue.

La dernière partie de la vie de Robert-François (de) Laugier a pour cadre le duché de Modène, en Émilie, où il devient professeur de botanique à l'Université, directeur du jardin botanique et membre de la Société des Georgophiles de Florence, créée en 1757, qui est la plus ancienne société mondiale de recherche agronomique. En 1785, au moment de la mort de sa sœur Marguerite, il réside à Milan. C'est pendant ces années qu'il rédige ses *Institutiones pharmaceuticae sive philosophia pharmaceutica* qui paraissent à Modène en 1788 pour les deux premières parties et, en 1791, pour la troisième. Le mot « institutions », qui est assez fréquemment choisi pour le titre d'ouvrages, a plusieurs acceptions selon leur contenu : principes fondamentaux, principes élémentaires, doctrine, développements, voire éducation, d'autres encore. L'exemplaire de la bibliothèque publique de Nancy, coté 266.032, est constitué d'un seul volume, entièrement en latin, sauf de rares mentions. Le début du titre peut être traduit par *Principes fondamentaux de pharmacie*. Laugier y détaille ses titres : professeur émérite de chimie et de botanique et membre des académies de Nancy et de Florence. L'ouvrage comporte successivement une préface, une première partie de trente-neuf chapitres traitant de pharmacie, de pharmacologie, de médicaments, du recueil des drogues végétales, etc., une seconde partie plus technique avec des errata et cinq figures (six en réalité), ensuite une troisième partie, paginée séparément et intitulée *De productis pharmaceuticis in Spesie* avec un index, enfin un index général avec des errata.

Les deux premières parties semblent avoir été éditées en même temps, l'*imprimatur* ayant été donnée le 23 septembre 1788. La troisième partie a reçu son *imprimatur* le 10 septembre 1790. Elle est subdivisée en trois classes, intitulées *Preparata*, *Conservata* et *Mixta*. Elle comporte de nombreuses notes infrapaginales avec des noms de chimistes et de pharmaciens : Beaumé (*sic*), et la citation fréquente de ses *Elémens de pharmacie*, Schröder, Boerhaave, Macquer, Celeberrini, Van Swieten, Sylvius, Rouelle, Lemery, Bergman, et des mentions de différentes pharmacopées. Robert François semble avoir été un bon dessinateur, et les figures, qui pourraient être de sa main, séparent les seconde et troisième parties de l'exemplaire consulté. Au nombre de cinq en numérotation, mais de six en réalité, elles représentent successivement deux alambics, un *alembicus laugierianus* et ses différentes pièces, des pièces d'alambic (bain-marie, cucurbite, chapiteau) et un autre alambic. La recherche sur la distillation est en effet très active à la fin du XVIII^e siècle. « L'appareil de Laugier » représenté avec ses pièces dans les *Institutiones...* se différencie des homologues qu'il présente par son réfrigérant en serpentín qui doit améliorer les phénomènes de condensation par rapport au tube droit ou à la retorte (ou cornue) des figures 1 et 2 de l'ouvrage. Toutefois l'invention du serpentín n'est pas due à Laugier. Les *Institutiones pharmaceuticae...* restent un classique de la bibliographie pharmaceutique. Par contre, l'*alembicus laugierianus* est beaucoup moins connu, et il faudrait être certain qu'il est bien dû à « notre » Robert-François.

On trouve aussi un travail qui lui appartient dans la planche gravée à propos du ballon réalisé par l'apothicaire et chimiste Pierre-François Nicolas, professeur de chimie à la faculté de médecine de Nancy, en décembre 1783. Réalisé en taffetas enduit de vernis copal (mot désignant des résines de conifères et d'autres végétaux, employées pour la fabrication de vernis), d'un volume de 24 pieds cube, le ballon est gonflé à l'hydrogène selon un procédé amélioré de celui de Barthélémy Faujas de Saint-Fond, professeur au Jardin du Roy à Paris. Cette planche est intitulée « Appareil pneumato-chymique inventé par Mr Nicolas... ». Boyé, qui a publié ce document en 1909, l'attribue à tort à Jean-François Laugier, ce qui n'est pas possible puisqu'il est mort, mais indique qu'il est l'auteur des *Institutiones pharmaceuticae...*, ce qui identifie Robert-François avec certitude. Il séjournait donc à Nancy à ce moment et connaissait suffisamment Nicolas pour contribuer à la connaissance de ses travaux.

Robert-François meurt à Reggio, non loin de Modène, le 17 décembre 1793. Une plaque de marbre blanc comportant un texte de seize lignes, gravé en latin et en capitales, a été apposée dans le vestibule de l'Université de Modène en vue de conserver le souvenir du Professeur Robert-François (de) Laugier. Elle rappelle entre autres son origine lorraine et nancéienne, l'empire autrichien, la chimie et la botanique qu'il enseigna à Vienne et à Modène, et son ouvrage sur la pharmacie. On ne connaît aucun portrait de Robert-François Laugier. [Pierre Labrude]

Une importante bibliographie sur R.F. Laugier se trouve dans Pierre LABRUDE : « Robert François (de) Laugier (1722-1793) : un médecin lorrain dans l'Europe des Lumières », *Vésalius*, 2005, vol. 11, n°2, p. 76-80 ; Archives de l'Académie de Stanislas, procès-verbaux manuscrits des séances de la Société royale des sciences et belles-lettres, vol. 4 (1765-1772), p. 507-508 (élection), 531-540 (discours de réception), et 542-551 (communication d'août 1769 sur la teinture de violette) ; Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, Ms SAL 304 et « Papiers Pillement » : 36 J 2 (dossier Beaulieu), 36 J 9 (dossier Laugier) et 36 J 23 (thèses de médecine de Pont-à-Mousson) ; Alfred RITTER VON ARNETH, *Geschichte Maria Theresia's*, Vienne, 1879, vol. 9, p. 179-180 et p. 576, note 306 ; Pierre BOYE, « Les premières expériences aérostatiques faites en Lorraine (1783-1788) », *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain*, 1909, vol. 59 (4^e série, vol. 9), p. 5-48 ; Émile HATTON, *La Société royale des sciences et belles-lettres de Nancy (Académie de Stanislas) de 1750 à 1793. Son histoire son influence sur la mentalité nancéienne*, thèse de doctorat de l'université de Nancy, mention lettres, 1952, n°1, dactylographiée, 388 p. de texte et 101 p. d'annexes, *passim* ; Pierre LABRUDE, « Pierre-François Nicolas (Saint-Mihiel, 1743 - Caen, 1816) : un chimiste en Lorraine au Siècle des Lumières (1769-1789) », *Bulletin des sociétés d'histoire et d'archéologie de la Meuse*, 2006-2007, n°38-39, p. 41-76 ; John PERKINS, « Creating chemistry in provincial France before the Revolution: The examples of Nancy and Metz. Part I. Nancy », Londres, *Ambix*, 2003, vol. 50, n°2, p. 145-181, ici p. 152.